

DE L'INVISIBILISATION ET DE SON RETROUSSEMENT. ÉTUDE DU CAS OCCITAN : NORMALITE DE LA DISPARITION, OU NORMALISATION DU BI/PLURILINGUISME ?

Pierre Escudé¹

« Pour liquider les peuples, disait Hübl, on commence par leur enlever la mémoire. On détruit leurs livres, leur culture, leur histoire. Et quelqu'un d'autre leur écrit d'autres livres, leur donne une autre culture et leur invente une autre histoire. Ensuite, le peuple commence lentement à oublier ce qu'il est et ce qu'il était. Le monde autour de lui l'oublie encore plus vite.

- Et la langue?

- Pourquoi nous l'enlèverait-on? Ce ne sera plus qu'un folklore qui mourra tôt ou tard de mort naturelle »².

1. Invisibilisation

1.1 Du texte poétique occitan, entre ail et fumier

La première marche du processus *d'invisibilisation* commence par la disqualification de l'écriture poétique dans une langue qui ne serait pas française. Ainsi, dans l'édition de 1647 des poésies de Pèire Godolin (1580-1648) lit-on la poésie dédicatoire de Falguière défendant l'œuvre occitane par ces mots :

« Godolin, j'ay veu ton travail,
Tu peux l'avouer sans vergogne ;
Car, quoy qu'il sorte de Gascogne
Il sent plustost l'Ambre que l'Ail »³.

Falguière oppose à l'équation dégradante qui semble désormais en place (Gascogne = ail) une défense moins poétique qu'ethnique. Celle-ci prend racine dans une querelle contemporaine : la « bataille de l'ail »⁴ qui déchire la Congrégation dominicaine de France. Refondée au début du 17^e siècle à Toulouse par le Père Michaëlis, cette congrégation prend le nom de « Congrégation occitane » pour l'ensemble des terres du Sud du royaume. Mais dès 1641, les couvents du Nord de la Loire à la tête desquels se place le couvent de l'Annonciation de Paris, reprochent aux « Gascons » entre autres choses de

« ne manger que des huiles puantes, des aulx, des oignons, ce qu'abhorre extrêmement l'humeur délicate des Parisiens [et demandent unanimement] la séparation dudit couvent d'avec ceux de *Languedoc et autres provinces étrangères* »⁵ (nous soulignons).

Dans le même temps, le Toulousain François Maynard, exact contemporain de Godolin mais qui a fait le choix symétrique du seul usage français, se fait l'écho de ces querelles entre Français raffinés et délicats, et Gascons barbares. Charles de Noailles, archevêque gascon de Saint-Flour, croit se reconnaître sous les traits de cette charge :

« Son Pais n'est gueres loin
Des rivages de Garonne ;
Certes il a grand besoin

Que la cour le dégasconne. (...)
Les Docteurs sont esbahis
Qu'on permette qu'il escrive ;
Son esprit est un pays
Où jamais le jour n'arrive »⁶.

Toute une dialectique anthropologique du domaine français est en train d'être bâtie ici, séparant d'un côté le centre parisien des lumières (« le jour »), terres du savoir (« Docteurs ») et du bon goût, du bien-parler, à la périphérie. Ces terres, encore *étrangères*, sont peuplées de barbares parlant « patois », révélateur du degré absolu d'obscurcissement.

Cette anthropologie poético-politique se structure et se renforce avec le temps. Nous la retrouverons en 1886, sous la lyrique plume de Jules Michelet :

« Les aliments même étaient un sujet d'éloignement entre les deux races [du Nord et du Midi] ; les mangeurs d'ail, d'huile et de figues rappelaient aux Croisés l'impureté du sang moresque, asiatique, le Languedoc leur semblait une autre Judée »⁷.

La saleté et la bassesse viennent d'un manque d'unicité, d'une purification que la langue et la nation uniques viendront naturellement et heureusement parachever. Si ce n'est pas l'ail, on trouve d'autres odeurs. Ainsi le linguiste Gaston Paris parlant de l'opération de redressement de l'occitan à laquelle s'attèle Mistral :

« On ne peut contester que la création d'une langue littéraire élevée ait rencontré là des obstacles que toute l'habileté du monde n'a pu entièrement surmonter : trop de mots ont gardé l'odeur de la boue et même du fumier où ils avaient vécu, et la répandent autour d'eux quand on les emploie »⁸.

1.2. De la langue occitane, source du mal (parler)

On ne peut, lorsqu'on est du « Sud », bien maîtriser la langue française. C'est en substance ce qu'écrivit Furetière dans son virulent *Second factum* à l'encontre de deux académiciens du Sud :

« Claude Boyer & Michel le Clerc sont deux Albigeois, qui étant venus ici pour apprendre la Langue, dont ils ne savent pas encore la prononciation, veulent l'enseigner aux autres ».

L'argument ethnique est premier pour déconsidérer ses rivaux. L'épuration de la langue passe par l'épuration de ses faux poètes et mauvais grammairiens. L'académicien Doujat fait les frais des diatribes de Furetière :

« La langue qu'il connoît le plus parfaitement, c'est la Gasconne, dont il a fait un Dictionnaire qui est imprimé à la fin des œuvres de Goudouly, fameux Poète Gascon. Il s'en devoit tenir là, car pour la Langue Française il n'a pas donné des marques qu'il y fût fort profond ».

Les « Gascons » sont ridiculisés parce qu'étrangers désormais dans ce qui est le cénacle de la pureté langagière et l'espace de la production de norme. Furetière définit l'ethnotype du Gascon qui devient avec lui celui du vantard, du trompeur, du malhonnête, du brutal et du fat. Il ôte la mention de *bravoure* présente dans la notice de Richelet, et rajoute à la notice de son *Dictionnaire*⁹ celle de violence physique et d'escroquerie. Le « Gascon », c'est-à-dire l'homme du Sud avant qu'au 19^e siècle il ne soit détrôné par le « Provençal », est

un bouffon foncièrement faux et malhonnête. Le Gascon brave deviendra avec Tartarin le *bravasse* Provençal.

1.3. L'instrumentalisation politique du savoir littéraire et linguistique savant

La deuxième étape voit la transmission, au sein même de l'espace provincial, de ce savoir normé. Dégasconer Paris, certes ; mais il s'agit bientôt de dégasconer la Gascogne. Nous donnons ici deux illustrations différentes de ce même processus que les sociologues nommeront « aliénation ».

A la fin du 18^e siècle, Desgrouais publie à Toulouse un dictionnaire promis à un bel avenir : *Les Gasconnismes corrigés* où sont compilés les faits de langue fautifs des élites provinciales occitanes. Si elles parlent mal, c'est que « la source du mal est le patois ». L'Abbé Grégoire développe la même rhétorique que tous les successeurs de Desgrouais vont à leur tour diffuser parmi les élites : les Lumières doivent dissoudre les ombres des marges, la langue de Paris doit s'étendre sur les peuplades colonisée :

« Partout s'effacent les traces de l'ancienne barbarie du langage. Mais malheureusement les patois des anciennes provinces subsistent encore. Tout le monde à la vérité entend le français mais beaucoup de ceux qui le parlent emploient nombre d'expressions qui ne sont point françaises et dont l'origine est dans l'idiome local »¹⁰.

Un siècle plus tard, la romanistique française et allemande mène à reconnaître la langue occitane, forte d'une littérature impressionnante, d'une histoire riche, et de locuteurs encore nombreux – le linguiste Ronjat écrit en 1913 qu'un tiers de la France géographique, un quart de la France démographique, parle occitan (Ronjat, 1913 : 17). Or, depuis le traumatisme de 1871, il ne saurait y avoir « deux France » comme le fonde Gaston Paris en 1888. Par voie de conséquence, le tissu politique et culturel français est d'une pièce également : monolithique linguistique qui trouvera dans la « vaste tapisserie » sa symbolique métaphore. Pour les tenants de l'unité philologique, il est vital que l'unique et « vaste tapisserie » soit composée d'une multitude de patois. La stratégie consistant à les multiplier permet de « justifier par leur éclatement la nécessité de leur effacement » (Bergounioux 1997 : 144).

1.4. L'égalisation expansionniste par l'école

Dernière étape : il s'agit d'étendre ce savoir savant normé (linguistique, littéraire et historique), partagé pour l'heure par la seule élite urbaine ayant accès au baccalauréat (jusque dans les années 1930, 1% de bacheliers), aux 99% des petits Français. C'est par l'école que la transmission aux plus jeunes se fera.

Or, dans un premier temps, l'école peut faire valoir le patrimoine linguistique des élèves qui est, selon Michel Bréal, une aide évidente à l'acquisition du français et des autres langues. La première édition du *Dictionnaire Pédagogique* de Ferdinand Buisson (1886) fait ainsi apparaître non seulement la réalité de la diversité linguistique (citant « provençal » et français) mais également l'intérêt que l'instituteur peut en tirer pour l'apprentissage de tel ou tel point de langue commun (notamment, la construction de l'adverbe¹¹...). Or, la notice « langues romanes » disparaît dans l'édition de 1912 : la mention et l'usage des langues autres que le français de l'école disparaissent de l'école.

Rousselot et Gilliéron, disciples de Gaston Paris et auteurs des premiers *Atlas linguistiques*, opposent les « patois », langues vernaculaires en domaines d'oïl et d'oc de la grande majorité des petits écoliers, au français de l'école - « notre langue littéraire ». D'un

côté, « des langues (...) en perpétuelle évolution : tout change en elles, les mots, la syntaxe, les sons », de l'autre, une langue unique, normée, socialisée, puissamment scolarisée.

On apprend à leurs locuteurs naturels que les « patois » sont dénués de littérature, isolés de toute socialisation normalisante dont l'expression poétique est une marque de transcendance. Albert Dauzat, descripteur des patois et pourfendeur de leur transmission scolaire et sociale, le résume ainsi : « La déchéance des dialectes est la rançon de l'unité nationale » (Dauzat 1927 : 59). Les *Instructions Officielles*, textes injonctifs de l'Education Nationale, ne disent pas autre chose. Cet extrait sur l'enseignement et l'enjeu de la « langue française » qui reste en vigueur de 1923 à 1972 le stipule clairement :

« Nul n'ignore les difficultés que rencontre l'instituteur dans l'enseignement de la langue française. Lorsque les enfants lui sont confiés, leur vocabulaire est pauvre et il appartient plus souvent à l'argot du quartier, au patois du village, au dialecte de la province, qu'à la langue de Racine ou de Voltaire. Le maître doit se proposer pour but d'amener ces enfants à exprimer leurs pensées et leurs sentiments, de vive voix ou par écrit, en un langage correct. Enrichir leur vocabulaire, habituer les élèves à choisir exactement et à prononcer distinctement le mot propre, puis les amener peu à peu à grouper logiquement leurs pensées et leurs expressions, voilà un programme qui, en dépit de sa modestie, n'est pas de réalisation facile. Nos instituteurs affronteront, pour le remplir, tous les obstacles car ils sentent bien que donner l'enseignement du français, ce n'est pas seulement travailler au maintien et à l'expansion d'une belle langue et d'une belle littérature, c'est fortifier l'unité nationale. »

Ces instructions sont exactement contemporaines d'un retour au nationalisme dur qui s'installe dans la géographie des villages et des quartiers par une érection systématique de monuments aux morts, instaurant un « travail de mémoire [qui est] identiquement travail de conversion et de pédagogie civique »¹².

Jusqu'à aujourd'hui, et malgré des formes de « résistance » de plus en plus institutionnelles et partagées (Escudé, 2013 : 339-353), l'accès à une langue ou littérature (savante ou populaire) en langue autre que française et cependant du domaine politique français, reste fortement contrarié dans l'école de France tant le processus d'invisibilisation lui semble consubstantiel.

2. Stigmates

L'invisibilisation de la langue et de la culture occitane dans une sphère monolithique française génère en retour des stigmates auprès des locuteurs. Celui qui parle « patois » est doublement délégitimé : dans l'installation d'une langue haute et commune, qui le dépasse et le fonde (langue de Godolin, langue de Mistral, à l'instar de la langue de Molière, de Shakespeare), mais également dans la capacité personnelle à être en langue. Selon le mot d'Henri Boyer, il devient une « désignation stigmatisante sur la longue durée »¹³.

2.1. Déterritorialisation

Chaque langue n'existant que dans le cadre d'un appareillage étatique, la langue dominante est seule à qualifier l'Etat-nation. Ainsi, la problématique du contact (toujours ?) conflictuel est-elle résolue. La dualité n'existe pas puisqu'il n'y a qu'une seule langue légale et légitime ; la langue qui n'est pas politiquement dominante ne peut avoir de territoire, à moins de créer un communautarisme inquiétant, balkanique, babélien. La solution au problème de l'existant de deux langues (dominante/dominée) sur un même espace peut être

résolue du temps de Godolin entre « province » et « Paris » et du temps de Mistral entre « petite » et « grande patrie ». Dans ce rapport de force, il n'y a que deux issues : la substitution et l'extinction d'un côté, ou la normalisation de l'autre. Soit le dominé renverse le dominant, soit il est écrasé :

« Seul le politique fonde la pratique et la nécessité d'une langue sur un territoire (...). Quand un peuple peut choisir d'être autre, il se nie en tant que peuple, et c'est que quelqu'un d'autre est sur place et à sa place. Pour ceux qui ont compris, nous sommes au-delà du bilinguisme et du choc des langues. Il ne peut y avoir que lutte. La lutte des langues est une lutte à finir, et c'est la lutte de libération nationale du peuple québécois »¹⁴.

L'exclusion de tout « corpus » matériel ou immatériel – non transmission de la littérature, savante ou populaire, de l'histoire, effacement de la toponymie, etc... – illustre ces phénomènes de *déterritorialisation*. Ils confisquent tout rapport de la langue dominée au social, à l'histoire, à la géographie, au groupe, et condensent le stigmate sur la personne.

2.2. Grille d'analyse catégorielle négative de modélisation du stigmate

Sur la base des outils sociologiques qu'Erving Goffman (Goffman 1975 [1963]) a forgés pour étudier les écarts par rapport aux « attentes normatives » des sociétés étudiées, on peut à la suite de Jean-Léo Léonard transférer sur le domaine sociolinguistique une grille d'analyse catégorielle donnant en douze catégories une modélisation conceptualisante du comportement de l'individu stigmatisé. Rappelons que Goffman nomme *stigmat* la marque de la déviance chez l'individu.

Grille d'Analyse Catégorielle <i>négative</i> de modélisation du stigmate (Léonard 2011) selon Goffman (1975) [1963]		
1 – Acceptation	5 – Ghettoïsation	9 – Conformisme
2 – Victimisation	6 – Incorporation	10 – Provocation
3 – Compensation	7 – Euphémisation	11 – Normification
4 – Résilience	8 – Idéalisation	12 – Acculturation

L'individu stigmatisé dans sa condition sociale et ses rapports sociaux à cause d'une anormalité langagière se caractérise par l'*acceptation* des stéréotypes discriminants. L'individu ne peut sortir de l'identification première qui lui a été donnée : c'est la *victimisation*. Le sujet stigmatisé profite malgré tout de cette condition de victime : cette *compensation* l'exonère de responsabilités dans le cadre des « contacts mixtes », ou excuse tout du moins son état d'anormalité. Ces trois premières catégories peuvent parfois mener l'individu vers une forme de *résilience* : la gêne occasionnée par un stigmate souvent acquis dès le plus jeune âge par le contact mixte qu'impose l'école parfois avec violence (Escudé 2013 : 341) se résorbe peu à peu. La *ghettoïsation* est une conséquence naturelle de l'enfermement dans le milieu homoglotte ; le « parler bas » correspond à un certain espace social et générationnel. La *ghettoïsation* est cause tout autant de la catégorie d'*incorporation* : « Un ensemble de règles comportementales strictes régit la distribution fonctionnelle des codes selon les conventions diglossiques » (Léonard 2011).

A l'intérieur des stratégies « d'alignement sur le groupe » que doit faire le stigmatisé lors des contacts mixtes ou auquel le groupe ou l'individu normalisé procède par déférence pour le stigmatisé, la catégorie de l'*euphémisation* fonctionne comme le « masque de l'adaptation complaisante » (Goffman). Ainsi, pour désigner le *patois* peut-on employer des

vocables alternatifs : « langue du pays », « le savoureux parler », comme dans la littérature linguistique on traitera le *patoisant* de « dialectophone ». Proche de cette série, l'*idéalisation* se manifeste par la compensation par un discours fantasmé et irrationnel sur le stigmaté :

« Le patois dit des choses que le français ne peut pas dire », il renvoie à l'âge d'or de l'avant, de la campagne, de l'enfance, il prédomine dans les typologies du conte, du merveilleux, du chant collectif, il émaille les textes littéraires d'un « exotisme de bon aloi » (Lafont & Gardès-Madray, 1976 : 143).

La catégorie du *conformisme* traite de cet effort d'effacement des aspects saillants du stigmaté sous un mode opacifiant, implusif. Symétrique de la normalisation (effort des « normaux » pour traiter le stigmatisé comme s'il ne l'était pas), la *normification* est selon Goffman l'effort qu'accomplit le stigmatisé pour ressembler à un « normal ». L'envers du *conformisme* est le comportement explosif de la *provocation* décrit comme le « syndrome de l'isolé volontaire » face à ce qui est perçu comme la « curiosité morbide des normaux ». La *provocation* peut se lire comme l'impossibilité de se caler dans le *conformisme* et tout autant comme un comportement tendant à vérifier que la distribution stigmatisé / normal est toujours enclenchée et productive. L'*acculturation* « ferme la boucle du cycle », résume chacune des cellules de cette Grille d'Analyse Catégorielle négative et en est l'aboutissement global et attendu, souvent sur un temps long.

2.3. « Reprise de corps » : grille d'analyse catégorielle positive de modélisation du stigmaté

Grille d'Analyse Catégorielle <i>négative</i>			Grille d'Analyse Catégorielle <i>positive</i>		
1 – Acceptation	5 – Ghettoisation	9 – Conformisme	1 + Conscientisation	5 + Désenclavement	9 + Innovation
2 – Victimisation	6 – Incorporation	10 – Provocation	2 + Protagonisme	6 + Réticularité	10 + Transgression
3 – Compensation	7 – Euphémisation	11 – Normification	3 + Individuation	7 + Dénomination	11 + Normalisation
4 – Résilience	8 – Idéalisation	12 – Acculturation	4 + Polyvalence	8 + Pragmatisme	12 + Médiation

Mais un retournement positif peut également être entamé sur le processus de stigmatisation dû à l'invisibilisation. On pourrait nommer celui-ci : « reprise de corps » : l'ectoplasme retrouve de la visibilité, de l'épaisseur et de la chair dans son milieu social. On passe alors de l'acceptation (1-) à la conscientisation (1+), de la ghettoisation (5-) au désenclavement (5+), de l'acculturation (12-) à la médiation (12+). Cette « reprise de corps » de la langue dominée (B) se fait cependant contre deux oppositions : la langue haute (A) d'un côté, et l'individuation basse (b) de cette même langue dominée. On en trouve une illustration dans le conflit de représentation entre, d'un côté « occitanistes » et de l'autre « provençalistes », ou « béarnais ». L'individuation de l'idéalisation (8-), de la compensation (3-), s'installe et la provocation (10-) ne joue parfois que contre l'effort de la langue B de se hausser vers une représentation positive.

Le retournement dialectique est cependant riche d'enseignement. Il fonctionne en quatre groupes parallèles organisés qui opèrent un cheminement menant l'individu de la diglossie au bilinguisme (état de plurilinguisme) et le groupe de l'effacement de la dualité à son organisation sociale et politique (état de multilinguisme), de l'invisible au visible :

- de l'introspection à l'émancipation (1-5-9)
- de l'inclusion communautariste à la relation ouverte et réticulée (2-6-10)
- de l'évitement à la reconnaissance (3-7-11)

- de l'effacement à la réalisation (4-8-12).

En dernier lieu, on retiendra « l'activité stratégique de *médiation* qui transcende l'*acculturation*-assimilation [qui était] le seul horizon de l'ancien cadre diglossique » (Léonard 2011). Cette médiation passe par la négociation dans les lieux de l'élaboration du savoir et de sa transmission, c'est-à-dire en grande partie dans l'école et dans l'université, sur les terrains de la politique linguistique. C'est en ces lieux que les « langues régionales » ont le plus progressé ; c'est donc également sur ces terrains que les conflits sont les plus denses et les plus durables, les plus enkystés.

3. Marquage

Or, la stigmatisation de l'un par l'autre (dominant sur dominé) marque l'un et l'autre. Le « marquage » est descriptif. Des exemples littéraires assez nombreux montrent la présence de la langue occitane dans un ensemble national, voire international. Dans certains cas, cette présence fonctionne en interaction dynamique, positive, *visible*, avec d'autres langues. Ainsi, dans ce passage d'*Un hiver à Majorque* de George Sand (1855) :

« Vincent Ferrier écrivait ses sermons en latin, et les prononçait en langue limousine [i.e. en occitan]. On a regardé comme un miracle cette puissance du saint prédicateur, qui faisait qu'il était compris de ses auditeurs quoique leur parlant un idiome étranger. Rien n'est pourtant plus naturel, si on se reporte au temps où florissait maître Vincent. A cette époque, la langue romane des trois grandes contrées du nord, du centre et du midi, était, à peu de chose près, la même ; les peuples et les lettrés surtout s'entendaient très bien. Maître Vincent eut des succès en Angleterre, en Écosse, en Irlande, à Paris, en Bretagne, en Italie, en Espagne, aux îles Baléares ; c'est que dans toutes ces contrées on comprenait, si on ne la parlait, une langue romane, sœur, parente ou alliée de la langue valencienne, la langue maternelle de Vincent Ferrier ».

Cette présence évoquée se retourne en conscience linguistique partagée, dans un autre roman, contemporain celui-ci :

« A un vassalh aragones / Be sabetz que lo vassalh qui es / El a nom N'Amfos de Barbastre / Ar aujats senher qual desastre / Li avenc per sa gilozia.
 - Qu'est-ce que c'est?
 - Le *Castia gilos*. Un fabliau.
 - C'est du catalan ancien?
 - Non. De l'occitan.
 - Ça ressemble.
 - Beaucoup »¹⁵.

Le marquage, pour le cas occitan, est particulièrement visible et audible dans la langue, par l'accent par exemple : la dilution de l'un dans l'autre efface les normes de l'une et l'autre langue ainsi que toute frontière de conflit. Ainsi l'académisme français dominant baisse la garde dans le grand corps social ou scolaire quand sur son espace la présence forte de la langue autre est moins audible. Le lieu scolaire accepte mieux de fait la variation interne aux langues, même si rien ou trop peu n'est réalisé pour que la prise en compte de cette variation ne vienne (encore) construire des compétences linguistiques scolaires et sociales plus efficaces.

Cependant, depuis les années 1980, se met en place dans l'institution nationale scolaire un enseignement de langue et culture occitane, et dernièrement (à partir de 1989) *en* langue occitane. Parti de rien, cet enseignement accueille désormais 3% du total des élèves de l'Académie de Toulouse : c'est peu, mais c'est symboliquement et scolairement important.

Symboliquement car l'occitan trouve une place à égale dignité comme langue de scolarisation dans le lieu même qui fut celui de sa condamnation et de sa non-transmission. Scolairement car l'enseignement-transmission de l'occitan participe de la construction de compétences linguistiques, cognitives, procédurales et sociales qui replacent la langue dans une normalité globale.

Dernier cas de « marquage » intéressant, à l'école comme dans des pratiques sociales avec ce que l'on appelle depuis Jules Ronjat « intercompréhension », cette capacité de transfert de compétence de langue à langue au sein d'une même famille linguistique. Or, Walter von Wartburg, disciple de Ronjat, nommait l'occitan langue centrale de la romanité : géographique, historique, mais tout autant linguistique. Traitant des langues dans un continuum qui ne doit plus rien à une verticalité de représentations, l'intercompréhension permet une circulation de langues faisant de chacune une langue source, langue pont et langue cible (Escudé & Janin, 2010). L'intercompréhension permet de replacer l'occitan dans le jeu du « marché des langues » et de le requalifier.

La persistance de l'occitan, langue têtue dans la langue française comme dans l'expression poétique nationale et internationale – du fait de son patronage premier, celui des premiers Trobadors – mène à percevoir toujours la présence d'une altérité au sein d'un espace qui s'est inventé monolingue français. Ce « contact des langues », dénié et honni, s'avère être aujourd'hui une réalité, une normalité. Or, ce n'est pas la dualité langagière qui est dangereuse ou porteuse de séparatisme entre locuteurs ou entre groupes, mais bien l'absence d'aménagement de cette dualité. On appellera « didactisation du contact des langues » un tel aménagement.

Dans le cas occitan, une chance historique – la dernière vraisemblablement – est ainsi donnée. Soit la « population occitane » (population vivant sur un espace historisé construit de la langue et de la culture occitane) accède à un niveau de conscience forte de sa langue historique, de par le statut de langue normalisée politiquement (cas du petit Val d'Aran, 7000 habitants, haute vallée de la Garonne dans les Pyrénées catalanes d'Espagne), soit ses 15 millions d'habitants sont définitivement intégrés au modèle français récusant toute autre langue interne, et ne concevant toute autre langue que comme étrangère. Soit, enfin, un choix reste ouvert, ténu mais têtue et se construisant peu à peu depuis 60 ans : l'invention d'un modèle d'apprentissage scolaire en relation avec une respiration sociale décomplexée, mettant la didactisation des langues au cœur de son système. C'est le cas avec le bilinguisme et l'intercompréhension.

De l'invisibilité, on passe au corps : corps des langues, des locuteurs, corps d'une société qui apparaît comme elle est, en plein, et non plus dans le creux de son déni.

Bibliographie

BERGOUNIOUX Gabriel, 1997, « L'Université et les patois (1850-1914) », dans *Lengas, revue de sociolinguistique* 42, « De François Raynouard à Auguste Brun. La contribution des Méridionaux aux premières enquêtes de linguistique romane », p. 135-152.

DAUZAT Albert, 1927, *Les patois. Evolution – Classification – Etude*, Paris, Delagrave.

ESCUDE Pierre, 2013, « Histoire de l'éducation : imposition du français et résistance des langues régionales », dans G. Kremnitz (éd.), *Histoire sociale des langues de France*, Presses Universitaires de Rennes, p. 339-352.

ESCUDE Pierre, JANIN Pierre, 2010, *Le point sur l'intercompréhension, clé du plurilinguisme*, Paris, CLE International.

GOFFMAN Erving, 1975 [1963], *Stigmata. Les usages sociaux des handicaps* (trad. Alain Kihm), Paris, Editions de Minuit.

LAFONT Robert, GARDES-MADRAY Françoise, 1976, *Introduction à l'analyse textuelle*, Paris, Larousse Université, « langue et langage ».

LEONARD Jean-Léo, JAGUENEAU Liliane, 2013 (sous presse), « Disparition, apparition et réapparition des langues d'oïl : de l'invisibilisation au nouveau regard », à paraître dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 108/1.

RONJAT Jules, 1913, *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, Mâcon, Protat frères.

NOTES

¹ École Supérieure du Professorat et de l'Éducation, Université de Toulouse.

² *Le livre du rire et de l'oubli*, Paris, Gallimard, 1978, 258-9.

³ Père Godolin, *Le Ramelet Mondin*, Edition commentée et traduction en regard par Pierre Escudé, Toulouse, Privat, 2009, p. 386.

⁴ Nous reprenons le titre donné à cette querelle par Fr. Mortier dans son *Histoire abrégée de l'ordre de Saint Dominique en France*, Paris, 1920.

⁵ *Mémoire* anonyme et sans titre, Archives Départementales de la Haute-Garonne, liasse 112 H 5.

⁶ « Le Théologien » éditée dans son *Recueil de 1646*.

⁷ Jules Michelet, *Notre France. Sa géographie, son histoire*, Paris, Marpon et Flammarion, 1886, p. 127. Ce passage clôt le paragraphe suivant : « Le Nord et le Midi se trouvaient en présence pour se haïr. Le Midi s'était montré au Nord sous l'aspect le plus choquant, esprit mercantile plus que chevaleresque, dédaigneuse opulence, légèreté moqueuse, danses et costumes moresques, figures sarrasines ». En filigrane peut se lire une autre répartition symbolique qui trouve dans les matrices religieuses des clefs de distinction anthropologique : le Sud est juif, musulman (hérétique), le Nord est chrétien, normé. Le Sud est nomade, provient de l'Ancien Testament, inachevé. Le Nord est fixe, accompli.

⁸ Gaston Paris, *Penseurs et poètes. James Darmesteter. Frédéric Mistral. Sully Prudhomme. Alexandre Bida. Ernest Renan. Albert Sorel*, Paris, Calmann-Lévy, 1896, p. 107.

⁹ « GASCON. s. m. Fanfaron, hableur, querelleur. (Cet homme se vante de bien des bravoures, mais c'est un Gascon, il parle). / Gasconade. s. f. Vanterie de quelque chose peu vraisemblable. (Il dit qu'il s'est battu luy seul contre trois hommes, c'est une gasconade, une fanfaronade). On le dit quelquefois d'une escroquerie. / Gasconisme. subst. masc. Façon de parler introduite par les Gascons, qui vient de Gascogne. / Gasconner. v. act. Voler adroitement. (J'avois une médaille sur ma table, quelqu'un qui est entré me l'a gasconnée) ».

¹⁰ Sajus, *Les périgordinismes corrigés*, Périgueux, 1821, p. 7.

¹¹ Ch. Marty-Laveaux, notice « langues romanes », *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire (...)* Ferdinand Buisson, édition de 1888, tome II, p. 1927.

¹² Antoine Prost, « Les Monuments aux Morts », *Les lieux de mémoire. I. La République* (sous la direction de P. Nora), Paris, Gallimard, 1984, p. 122.

¹³ « *Patois*. Continuité et prégnance d'une désignation stigmatisante sur la longue durée », *Lengas* 57, 74-92.

¹⁴ Gaston Miron, « Le bilingue de naissance » in *L'homme rapaillé*, Paris, F. Maspéro, 1981, 173-174. Dans ce cas de figure, ce sont deux langues de la colonisation qui s'affrontent, reprenant sur les terres vierges du contact les éléments opérationnels d'une sociolinguistique de conflit.

¹⁵ Jaume Cabré, *Confiteor*, Actes-Sud, 2013, p. 53.